

A32A1

C5\5

OFF



Bibliothèque Nationale du Québec

A32A1

C5/S

OFF

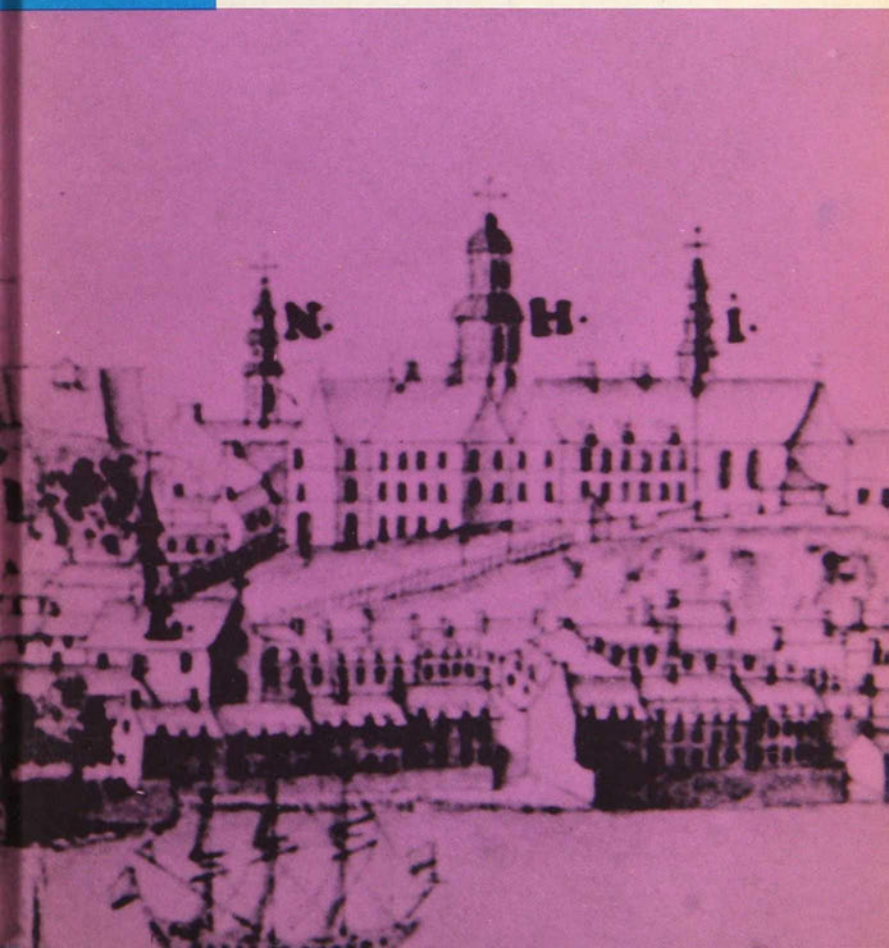


civilisation
du québec

LA PLACE ROYALE

SES MAISONS, SES HABITANTS

MICHEL GAUMOND



LA PLACE ROYALE

SES MAISONS, SES HABITANTS

MICHEL GAUMOND

A faint, circular library stamp is visible in the lower right quadrant of the page. The text within the stamp is mostly illegible but appears to include "BIBLIOTHÈQUE" and "MUSEUM".

SÉRIE PLACE ROYALE

D7030886

« . . . afin que les monuments arrachés aux coups du temps parlent enfin leur plein langage . . . » (Paul Gouin, ancien président de la Commission des monuments historiques).



OFFICE
A32 A
C5/5
15

NOTE

Cette brochure n'entend pas faire l'historique complet et exhaustif de la place Royale, à la basse ville de Québec, mais présenter un guide pratique et de consultation rapide sur les maisons qui lui donnent cet aspect médiéval ainsi que sur les habitants qui lui donnaient la vie; marchands affairés ou bourgeois bien pourvus.

Le ministère des Affaires culturelles, au cours de l'année 1970, amorçait la restauration de quinze (15) maisons de place Royale et il prévoit compléter la restauration totale d'environ soixante (60) autres bâtiments au cours des prochaines années. Ce guide comprend donc des notes historiques sur des propriétés en voie de réaménagement tout aussi bien que sur des maisons qui ne sont pas encore en chantier.

Les numéros entre parenthèses désignent les maisons sur la carte centrale avec le nom de leur propriétaire original ou celui de leur constructeur.

L'auteur tient à remercier vivement Mme Marie-Thérèse Thibault, MM. Fernand Caron et Jacques Rouillard sans qui ce travail n'aurait pu être mené à terme ainsi que Mlle Isabelle Caron qui a assuré la transcription des documents anciens.

TABLE DES MATIÈRES

La place Royale

Son histoire 7

Ses maisons, ses habitants 21

Liste des illustrations 53

SON HISTOIRE

« LA PLACE ROYALE », peut à juste titre être considérée comme le berceau de la civilisation française en Amérique, car c'est à cet endroit précis (sous le n° 45) que Samuel de Champlain construisit en 1608 son Habitation fortifiée (*fig. 1*). C'est le plus vieil établissement français qui ait perduré au même endroit en Amérique et qui ait donné naissance à une grande capitale.

Champlain, déjà en 1604, avait remarqué la pointe basse, rocheuse qui s'avancait dans le détroit du fleuve, au bas d'un promontoire imposant et, au printemps de 1608, il fit abattre les arbres qui la recouvraient et ordonna la construction de son poste comprenant deux corps de logis, un magasin, un pigeonnier, une palissade, des fossés et des jardins.

Au nord de cette Habitation, entre le fleuve et le cap, s'étendait un espace libre où, par la suite, il érigea une forge, un corps de logis pour un nommé Duchesneau et une cabane pour les charpentiers. Au centre de ces bâtiments, il fera un jardin long d'une centaine de pieds et large de trente (*fig. 2*).

Les bâtiments érigés du temps de Champlain le furent sans doute sans aucun plan déterminé mais, vers 1650, il devint nécessaire de planifier l'espace disponible au bas du cap et l'arpenteur Jean Bourdon, en 1660, dressa une carte (*fig. 3*) montrant les lots concédés aux premiers habitants, propriétaires de la place Royale.

Entre 1650 et 1662, plus de trente-cinq terrains furent concédés aux habitants par les gouverneurs Lauson, Davaugour et d'Ailleboust: la trame urbaine de la basse ville prenait forme et trois siècles d'occupation n'ont pas changé l'alignement et la largeur non plus que les dimensions de la place publique appelée alors la « Place du marché ».

D'après le Papier terrier de la Compagnie des Indes occidentales, nous connaissons les dimensions exactes de ces propriétés: la profondeur moyenne des terrains se tenait aux environs de vingt-six (26) pieds et la largeur aux environs de trente-deux (32) pieds: Il faut cependant préciser que la taille assez réduite de ces parcelles vient du fait que la haute ville de Québec était occupée alors par les grandes communautés religieuses et les propriétés de l'État. Le gouverneur Frontenac, en 1673, écrira à Colbert « il n'y a pas un pouce de terre à donner à plusieurs personnes qui en demandent pour faire de nouvelles maisons et la plus grande partie appartenant à des communautés religieuses qui ne se soucient guère et qui seraient peut-être fâchées que la ville augmente davantage ».

Les premières maisons de la basse ville semblent n'avoir eu qu'un étage comprenant une ou deux chambres, une cuisine, une cave

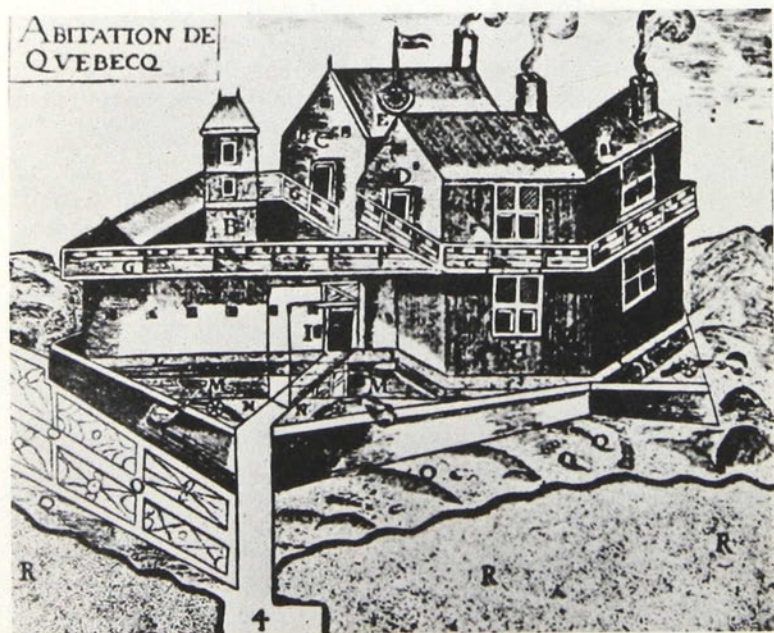
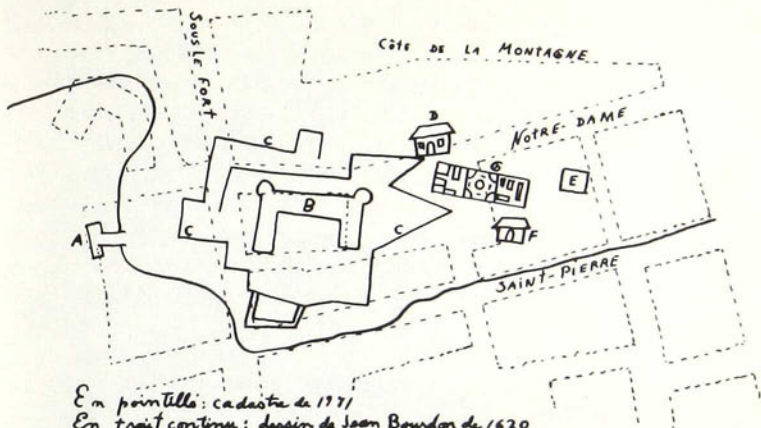


fig. 1 L'habitation de Champlain en 1613.



En pointille: cadastre de 1971

En trait continu: dessin de Jean Bourdon de 1620

- A- Quai.
- B- Magasin de Champlain.
- C- Fossés et palissade.
- D- Forge.
- E- Logis de M. Duchesneau.
- F- Charpentiers.
- G- Jardins.

fig. 2 Les bâtiments érigés par Champlain transposés sur un plan actuel de la place Royale.

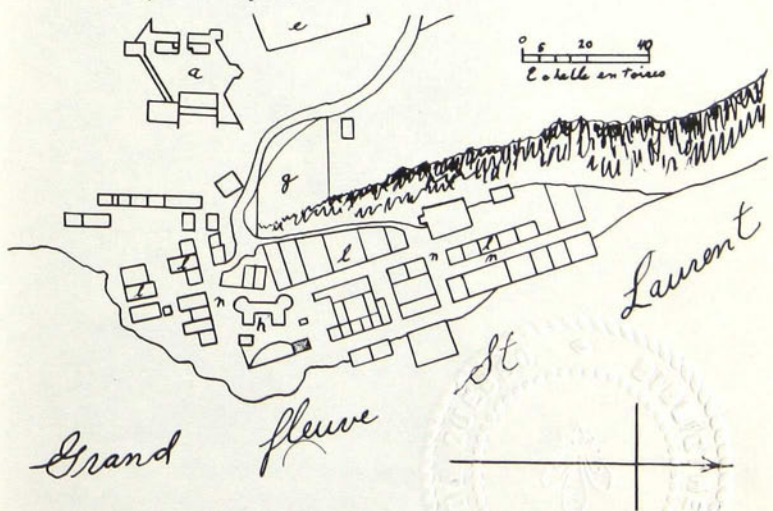


fig. 3 La basse ville de Québec en 1660 (h — le magasin de Champlain).

et un grenier, chauffées au moyen de foyers de pierre. Ces maisons étaient construites en bois et le règlement de police de 1673 obligeait les propriétaires de la basse ville à bâtir leur maison en y faisant deux pignons de pierre comme mesure contre les incendies. La difficulté de chauffer de grands bâtiments explique aussi l'exiguïté des maisons. Marie de l'Incarnation disait: « Le trop grand froid ne permet pas qu'on fasse des lieux vastes ».

Il ne reste aucune trace de ces maisons modestes et primitives si ce n'est des pans de murailles en ruines que l'on retrouve au cours d'excavations dans les caves des maisons actuelles (fig. 4).

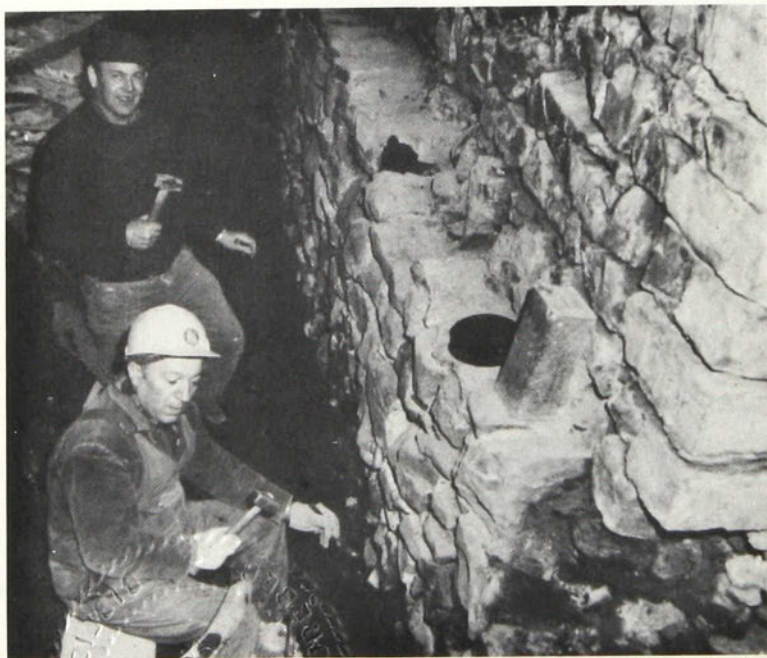


fig. 4 Murs des fondations du magasin de la Compagnie des Habitants, construit en 1647, mis au jour au cours des fouilles archéologiques en novembre 1970.

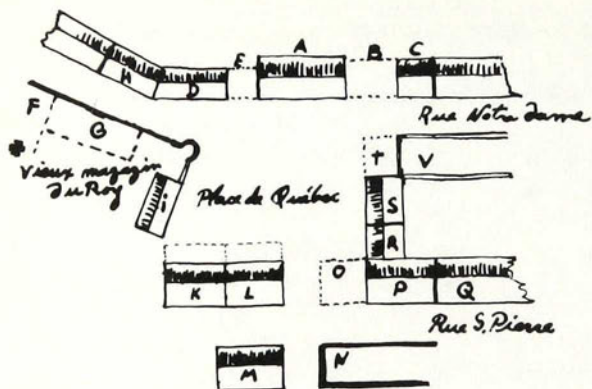
Ces murs soutiennent la voûte de la maison Dumont (N° 59).

Dans la nuit du 4 au 5 août 1682, selon le procès-verbal des Grands-Voyers, un violent incendie rasa complètement la basse ville. «... le feu était si grand et si impétueux que les deux tiers de la basse ville furent embrasés et consumés sans qu'il ait été possible de l'empêcher... le feu fut éteint au Cul de sac après l'embrasement de la maison de Jean Soulard... par lequel incendie cinquante-cinq corps de logis ont été brûlés. Le sinistre avait duré sept heures ».

De son côté, l'annaliste de l'Hôtel-Dieu raconte l'événement en termes remplis d'émotion: — «L'année 1682 fut mémorable par un malheur dont Québec se ressentira longtemps. Le feu prit a une maison de la Basse Ville, et comme elles étoient toutes fort combustibles, n'étant bâties que de bois, et la saison étant fort seche, le feu se communiqua si vite qu'en peu de tems toute la ville se trouva réduite en cendre, c'étoit le 5^e d'août, fête de Notre-Dame des Neiges, a dix heures du soir. Nous nous éveillâmes aux cris effroyables que nous entendîmes dans le voisinage, et nous ne fûmes pas peu allarmées de voir qu'il faisoit aussy clair chez nous qu'en plein midy. Les flammes étoient si ardentes et si élevées que cela faisoit horreur. On ne pût rien sauver de tant de belles et bonnes marchandises dont tous les magasins étoient remplis, et on perdit plus de richesses dans cette triste nuit que tout le Canada n'en possède a present.

Cet incendie mit la consternation partout. Il n'y eût dans toute la Basse Ville que la maison de Monsieur Aubert de la Chenaye qui fut sauvée de cet embrasement, et Dieu luy conserva sans doute ses biens pour aider les citoyens de Quebec a se rebâtir, parce que c'étoient un tres riche marchand qui avoit l'ame noble et généreuse et qui épuisa ses fonds pour prêter a tout le monde, de sorte qu'il n'y a presque aucune maison de la Basse Ville qui ne luy soit redevable, ayant fourny tres libéralement a ces pauvres affligés dequoy se remettre en état de réparer leur perte. »

L'on voit alors les marchands s'affairer à la reconstruction de leurs maisons, mais en les améliorant au point de vue qualité. Il faut souligner ici que l'expérience acquise par les maçons et les charpentiers durant soixante-quinze ans leur permettait des techniques nouvelles adaptées à leurs connaissances de l'architecture traditionnelle.



Fleuve ou Rivière S^t Laurents

- A Est la maison de M^e aguer.
- B Est une place a bastin a m^{te} pierre Soumande.
- C Est une maison au S^t de la Noet.
- D aux S^{ns} pinguet et dorhommeau.
- E place x bastin aux heritiers de M^e Vallon.
- F place ou l'on propose je une Chapelle dans l'année 1686
- G Est la place pour la prestiterie.
- H Est la maison de M^e robert paré.
- I maison de M^e le marquis, Marchand de vin.
- K maison de M^e de Villaray.
- L maison de M^{lle} de la Tessorie.
- M maison de M^e guyon.
- N maison de M^e Lebert.
- O maison de m. rajot qui a esté brulé et n'est pas restably.
- P Est une onaison aud. rajot qui a esté rebasté.
- Q maison de m noland quil a fait rebastin.
- R Est une autre maison aud. noland quil a fait rebastin.
- S maison de m picart.
- T Est une place a bastin appartenant a M^e talon.
- V Est une maison brulée a M talon qui n'est pas restably

10 novembre 1685 *Villeneuve*

La pente des toitures demeure aux environs de 50°, les murs atteignent trois pieds et demi d'épaisseur dans les murs pignons, on construit des caves voûtées, des galeries et le four à pain est installé dans la cuisine.

Entre 1683 et 1691, à la seule périphérie de la place du Marché, une vingtaine de maisons sont rebâties et l'une d'elles, la maison de François Hazeur (N° 27), construite en 1684 et 1685, fera l'admiration des visiteurs étrangers, même en 1720.

Une carte de la place de la basse ville, dressée par l'ingénieur Robert de Villeneuve en novembre 1685 (*fig. 5*), indique treize maisons rebâties et six autres encore en ruines en plus du vieux magasin du Roy, l'ancien magasin de Champlain.

L'emplacement de cet édifice était destiné à l'érection de l'église de la basse ville sous le vocable de l'Enfant-Jésus. Le temple en question sera élevé en 1688.

Le premier mai 1688, se fit la pose de la pierre angulaire en présence du gouverneur Jacques René de Brizay, marquis de Denonville. Cette même journée, on mit en place la pierre angulaire de la chapelle Sainte-Geneviève.

La construction de l'église donna à la place Royale sa forme définitive en comblant le vide qui s'y trouvait du côté sud. Elle gardera ses dimensions originales jusqu'à nos jours.

En 1690, le nom de l'église fut changé en celui de Notre-Dame-de-la-Victoire par suite du retrait de l'amiral bostonnais William Phipps qui assiégeait la ville. On frappa alors une médaille-souvenir « KEBEKA LIBERATA MDCXC ».

Vingt-et-un ans plus tard, le désastre arrivé à la flotte de l'amiral Walker, venu pour assiéger la ville, amenait un nouveau vocable: « Notre-Dame-des-Victoires ».

En 1686, au centre de la « place du Marché », l'intendant Champigny fit ériger un socle de pierre portant le buste en bronze de Louis XIV « qui fut mis mercredi six de ce mois (novembre) dans la place de notre basse-ville avec le plus d'honneur et de cérémonie qu'il se put: il en a fait toute la dépense » (*fig. 6*).

À partir de cette date, la place de la basse ville prit le nom de place Royale malgré les plaintes des marchands qui trouvaient encombrant le buste et son enceinte. On proposa de le déménager alors



fig. 6 Le buste de Louis XIV, à la basse ville de Québec.
Gravure de J.-B.-Ls. Franquelin en 1688.

contre la façade de la maison Hazeur (N° 27) et, par la suite, dans une niche au-dessus de la porte de cette maison. Cependant, le fameux buste demeura dans une chambre du palais de l'Intendant où il disparut dans l'incendie arrivé à cet édifice en 1713.

Le buste actuel est un don offert au gouvernement du Québec par le ministre des transports et des télécommunications de France, monsieur Bokanowski, en 1928. Il remplaça en 1931 une fontaine publique qui ornait la place. L'oeuvre en bronze est signée Alexis Rudier, fondeur à Paris, et semble une copie d'une oeuvre du Bernin, à Versailles.

Durant tout le XVIII^e siècle la place Royale fut une place de marché et, à l'occasion, l'endroit où se faisait l'exécution des malfaiteurs.

Jusqu'en 1828, le marché de la basse ville put accommoder les habitants pour la vente de leurs produits.

Autour de cette place se dressaient les demeures des négociants de la ville: « Québec est partagé en haute et basse ville. Les marchands habitent celle-ci à cause de la commodité du port le long duquel ils ont fait bâtir de très belles maisons à trois étages, d'une pierre aussi dure que le marbre », écrivait en 1684 le baron de la Hontan.

De son côté, Bacqueville de la Potherie dira en 1689: « Celle-ci est sur le bord du fleuve au pied d'une falaise de vingt-huit toises de haut (168 pieds). Les maisons y sont de pierre de taille bien bâties; les marchands y demeurent pour la facilité du commerce. Elle est bornée de ce côté là qu'elle ne peut s'agrandir. Elle est défendue par une plate-forme dans le milieu qui bat à fleur d'eau » .

Le voyageur Peter Kalm en 1749 écrit: « Une seule rue mène à la haute ville (la côte de la Montagne), et elle a été pratiquée en faisant sauter une partie de la montagne, elle est très raide malgré ses sinuosités . . . La plupart des marchands habitent la basse ville dont les maisons sont serrées les unes contre les autres. Les rues sont étroites, raboteuses, et presque toujours humides. Il y a dans cette partie de la cité une église et un petit marché . . . Les demeures des particuliers sont couvertes en planches ajustées parallèlement aux chevrons ou aux bords des toits et quelquefois obliquement » . . . « Les coins des maisons et les ceintres sont faits d'une pierre calcaire grise à petits grains . . . l'extérieur des maisons est

généralement blanchi. Les fenêtres sont placées en dedans des murs, les doubles châssis étant en usage à Québec. On chauffe les chambres en hiver avec de petits poêles de fer qu'on enlève en été ».

Ces quelques observations des voyageurs donnent une idée exacte de l'aspect de la ville de Québec et les descriptions détaillées laissées dans les anciens contrats de construction les confirment en tous points.

Un événement d'importance affectera sensiblement les maisons de la Basse ville en 1759; le siège et le bombardement par l'armée anglaise. Plus de 40,000 boulets de canon et 10,000 bombes tombèrent sur la ville entre le 12 juillet et le 13 septembre 1759.

Un journal tenu durant le siège par le curé Récher raconte ainsi les événements:

« 16 juillet — Premier incendie causé par les Anglais. À midi, une bombe tombant sur la maison de la veuve Morand y met le feu, la consume ainsi que celles de la veuve Chéneverd, de M. Cardenas, de M. Dassier et de Madame Boishébert. Les Anglais voyant l'in-

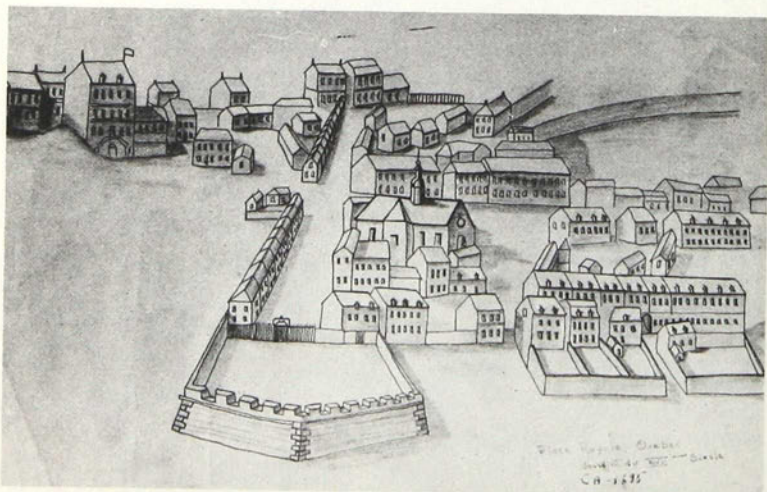


fig. 7 La basse ville de Québec vers 1695. Au premier plan la batterie Royale.

incendie commencé, tirent beaucoup de bombes et de boulets sur le feu pour empêcher nos gens de travailler à l'éteindre.

9 août — À 1 heure ou 2 après minuit, par les pots à feu des ennemis, le feu a pris en même temps en trois endroits de la basse-ville, savoir dans le cul de sac, dans la rue du sault-au-Matelot et dans la rue du domaine ou des Soeurs: ce qui a causé l'incendie général de l'église et des maisons de la basse-ville, au nombre de cent trente-cinq environ.

Québec a été bombardé et canonné pendant l'espace de deux mois: 180 maisons ont été incendiées par les pots à feu; toutes les autres criblées par le canon et les bombes. »

Le major Richard Short a laissé de ces événements tragiques douze dessins à la plume dont l'un représente la place Royale avec ses maisons éventrées et l'église Notre-Dame-des-Victoires ne montrant que des murailles calcinées (fig. 8).

Entre 1759 et 1763, plusieurs propriétés de la basse ville changèrent de mains. Quelques marchands ruinés par la guerre qui avait interrompu leur négoce, n'eurent pas le courage de rebâtir leur



fig. 8 La place Royale et l'église Notre-Dame-des-Victoires, après l'incendie du 9 août 1759.

maison. Plusieurs contrats de vente mentionnent: « une maison en ruine par les révolutions et la guerre ». D'autres propriétaires louent leur demeure à des marchands anglais à condition que ceux-ci réparent à leurs frais les charpentes et les fenêtres démolies.

Vers 1800, la place Royale a déjà repris son rythme commercial d'antan et l'on voit sur la maquette Duberger, exécutée à cette date, que toutes les maisons sont rétablies. Mais les toits à la mansarde recouverts d'ardoise sont disparus et on cherche à gagner de l'espace en rehaussant les bâtiments d'un ou deux étages. La population commerçante abandonnera la place Royale et émigrera à la haute ville vers 1832. Cette classe aisée établit ses résidences d'abord le long des remparts et dans les rues nouvelles et, plus tard, du côté ouest hors des murs où l'espace encore libre facilite l'établissement de propriétés assez étendues.



fig.8-A La place Royale en 1831. L'église Notre-Dame-des-Victoires et, à gauche, la maison Marie-Anne Barbel, construite en 1754.

L'architecture des maisons de la place Royale «s'enrichit» peu après 1800 d'encadrements de portes à colonnes et chapiteaux de bois, de boiseries ouvragées selon les goûts de l'époque. Il reste encore, sur les rues Saint-Pierre et Sous-le-Fort, de telles oeuvres de menuiserie étrangères à l'architecture traditionnelle.

La place Royale elle-même reçut un pavage de blocs de pin vers 1845, alors que la rue Saint-Pierre était déjà pavée de pierre de grès en 1799. Cette rue avait un pavage sur fond de sable, de cailloux pierreux de huit à dix pouces de long et de trois à dix pouces d'épaisseur posés la pointe en bas, le pavage fini en surface convexe avec égouts de chaque côté. Le trottoir devait avoir trois pieds et demi de largeur y compris la chaîne de six pouces avec pente de trois pouces vers la rue, pavé de grès de l'Ange-Gardien.

À cette époque, les eaux de la haute mer atteignaient parfois la troisième ou la quatrième marche des escaliers des maisons du Cul-de-sac. Il faut dire qu'actuellement un immense terrain a été gagné sur le fleuve surtout à l'endroit où se trouve le marché Finlay et à l'endroit de l'Anse-des-barques, c'est-à-dire l'échancrure où se trouvent les édifices du Canadien national.

En 1820 fut pavée la rue Cul-de-sac; en 1821, la ruelle des Soeurs; en 1824, la Côte de la Montagne (*fig. 9*).

La place Royale était tellement achalandée en 1831 qu'une pétition fut présentée au parlement visant à l'agrandir en achetant le terrain occupé par l'église Notre-Dame-des-Victoires et deux maisons adjacentes. Fort heureusement, la requête fut écartée.

La construction de nouveaux marchés dans le quartier Saint-Roch amena un abandon progressif de la place Royale et, vers 1880, on érigea en face de l'église, une fontaine remplacée en 1931 par un buste de Louis XIV en souvenir du premier, mis en place en 1686.

En 1875, aucun rez-de-chaussée des maisons de place Royale ne servait à l'habitation; on y retrouvait des marchands de gros, des cordonniers, bottiers, bijoutiers, épiciers et, enfin, cinq hôteliers.

Au XX^e siècle, la place perdit tout caractère et devint un stationnement encombré de voitures et de camions. Plusieurs maisons furent la proie de l'incendie; les fils et les poteaux déguisèrent les façades et ruinèrent les perspectives.

En 1960, la Commission des monuments historiques du Québec proposait une restauration des édifices de la place Royale et, effec-

tivement, quatre maisons furent réaménagées dans les années suivantes: l'hôtel Chevalier et deux maisons voisines ainsi que la maison Fornel.

En 1967, le Parlement du Québec adopta une loi visant à promouvoir la restauration d'un quartier de la basse-ville et établissant les limites du secteur que nous désignons maintenant sous le nom de place Royale. Le ministère des Affaires culturelles commença ensuite à acquérir les maisons du secteur. En 1970, il avait consacré \$2,400,000 à cette entreprise.

C'est cette année-là qu'une entente intervenue entre les gouvernements de Québec et d'Ottawa permit de donner un nouvel élan à un projet de restauration réparti sur une période de cinq ans. Cette restauration est amorcée en tenant compte de l'histoire, de l'architecture traditionnelle et de l'archéologie.

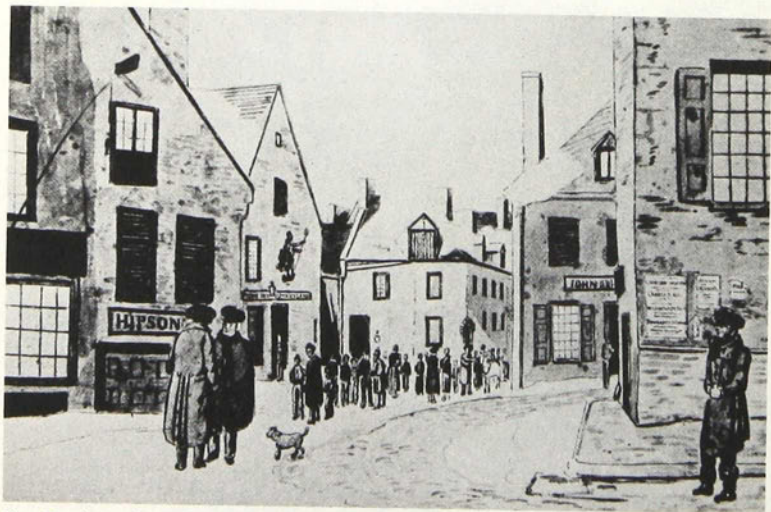
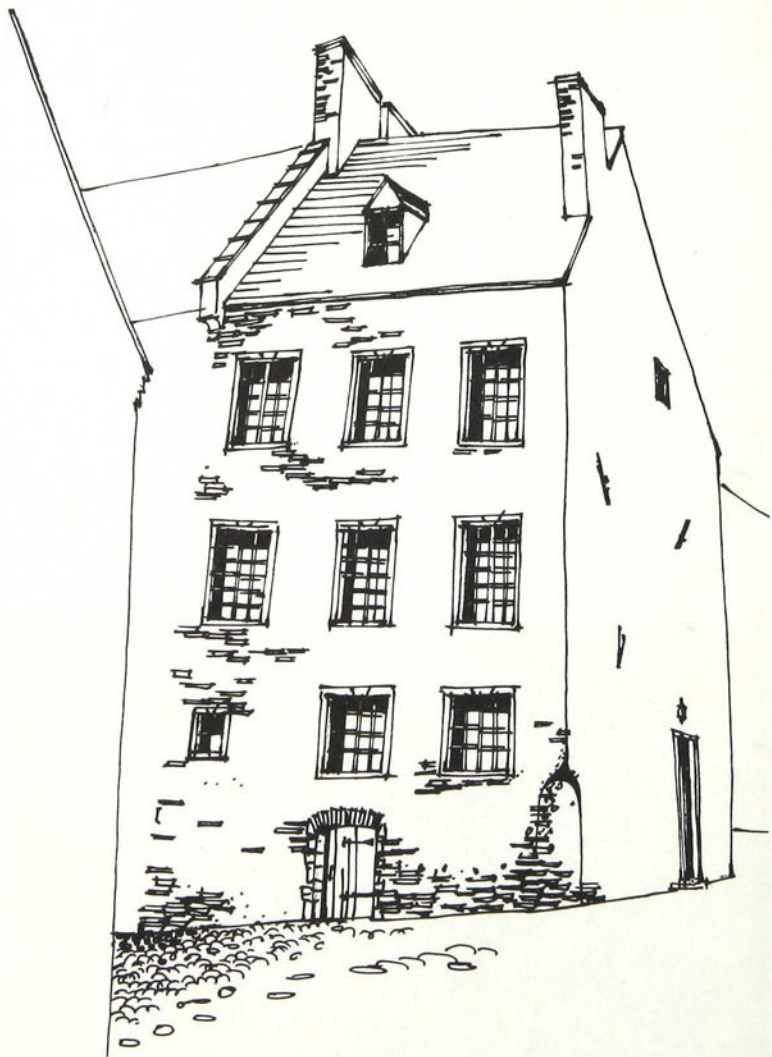


fig. 9 Le pied de la Côte de la Montagne, à l'angle de la rue Notre-Dame en 1831.

SES MAISONS, SES HABITANTS



Ce dessin de la maison Leduc, de même que tous ceux qui suivent, ne constituent que des esquisses d'architectes. Ils ne prétendent pas représenter exactement l'aspect final qu'auront ces maisons.

N° 13 **Maison Leduc**

La maison actuellement bâtie au carrefour des rues Notre-Dame, Sous-le-Fort et Cul-de-Sac, date de 1725. Son propriétaire, Guillaume Leduc « l'avait fait construire à deux étages en pierre ».

Toutes les fenêtres et les portes présentent des encadrements en pierre de taille, même le petit chassis éclairant la cage d'escalier du côté de la rue Cul-de-Sac.

Les plafonds des deux principaux étages, c'est-à-dire au-dessus des deux sous-sols, sont de type « à poutrelles cordonnées » et ont été conservés jusqu'à nos jours (*fig. 10*).

Lors du curetage, on découvrit une cage d'escalier qui semble dater du milieu du XVIII^e siècle. On constata également qu'un étage avait été ajouté vers 1850.

Le terrain de cette maison fut concédé originalement en 1650 à Raymond Pagé dit Carcy qui y érigea une petite maison de trente pieds sur dix-huit, ne comprenant qu'une chambre, une cuisine, une cave et un grenier. Cette maison n'occupait pas tout l'emplacement et une petite cour limitait la propriété du côté de la rue Cul-de-Sac.



fig. 10

La charpente de la maison restaurée est légèrement désaxée par suite de la forme trapézoïdale de la maison, ce qui lui donne une allure tout à fait particulière.

Guillaume Leduc naquit en 1669 et, de son mariage à Elisabeth Drouin en 1704, il eut seize enfants. Avant d'habiter sa maison, rue Sous-le-Fort, il exerçait son métier de boucher sur la côte de Lauzon, rive sud du fleuve. Il décéda en 1749.

N° 14 **Maison Chevalier**

Cet ensemble monumental comporte en réalité trois maisons distinctes réunies aujourd'hui pour la commodité des occupants. La maison à l'angle des rues Cul-de-Sac et Notre-Dame est une maison entièrement rebâtie en 1959. Sa voisine est beaucoup plus ancienne et date du XVII^e siècle alors que les trois corps de logis dont une partie est arrondie forment la maison Chevalier, bâtie en 1752 pour le marchand Jean-Baptiste Chevalier.

Sur cet emplacement se dressait la maison de Jean Soulard, l'armurier, bâtie par ce dernier en 1675, relevée de ses ruines en 1684. En 1733, François-Étienne Cugnet, conseiller au Conseil supérieur et commerçant avisé, se porte acquéreur de la maison et l'utilise comme poste de traite des fourrures avec les Indiens du Saguenay.

Le 22 janvier 1752, Jean-Baptiste Chevalier, marchand, et Pierre Renaud dit Canard, entrepreneur de maçonnerie, passent un marché de construction d'une « maison en pierre à deux étages . . . avec des voûtes de pierre . . . les ouvertures en pierre de taille de la Pointe-aux-Trembles (Cap-Santé), sauf pour les voûtes qui seront en pierre de Beauport. Les murs seront en pierre de grès, les dehors de la maison crépis en plein et les dedans renduits ».

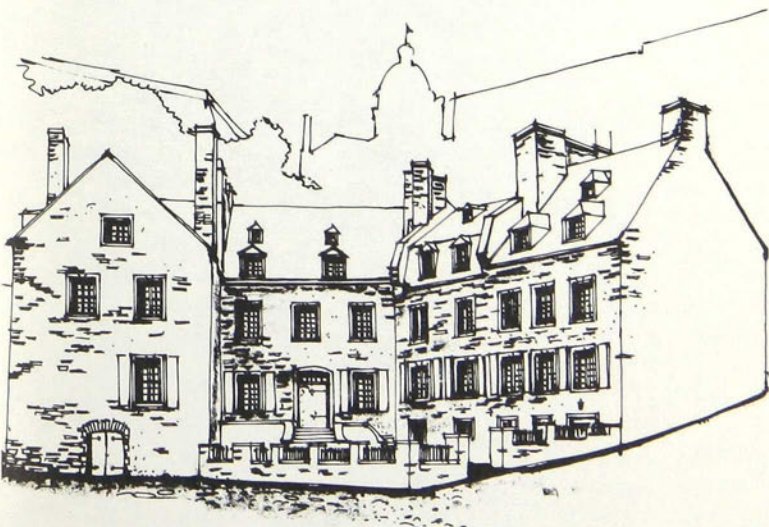
Lors de la restauration de l'édifice, en 1959, on retrouva, fiché dans le mur au deuxième étage de la maison, un boulet de canon de 24 livres tiré lors du siège de Québec, exactement deux siècles auparavant. Les murailles avaient tenu bon. D'autre part, en 1761, Jean-Baptiste Chevalier fait réparer la maison et il demande aux charpentiers de ne remplacer que les pièces de charpente du toit qui manquent. Ceci indique donc que cette maison est demeurée à peu près intacte depuis sa construction. De magnifiques plafonds à la française, des plafonds à poutrelles, ornent encore les salles de

cet hôtel particulier et les caves voûtées en anses de panier, font l'admiration des visiteurs qui les traversent.

Jean-Baptiste Chevalier, né à Moulins en France vers 1715, vient au Canada vers 1740 où il épouse Marie Angélique Pelletier. Il demeure successivement au Cap Saint-Ignace, à la Baie Saint-Paul, à Beaumont et à Montréal. Il se trouve à la Rochelle au moment du siège de Québec, en 1759, et décède probablement en France vers 1763 en laissant au Canada deux enfants mineurs.

Le 31 octobre 1763, Jean-Louis Frémont, négociant, achète aux enchères, pour le prix de 24,500 livres, la maison en majeure partie restaurée. Il est propriétaire de la maison jusqu'en 1789.

En plus d'être négociant, Jean-Louis Frémont était armateur. Né à Saint Germain-en-Laye, il avait d'abord servi les troupes de Montcalm. Ayant demandé et obtenu son congé, il s'était fait marchand. Quand il acheta l'hôtel Chevalier, il était veuf de sa première femme, Marie Collet, originaire de la Guadeloupe. Il venait de s'y installer quand il épousa en secondes noces Catherine Boucher de Boucherville. Des sept enfants qui naquirent de ce mariage, le quatrième, Louis-René, d'abord associé de son père, alla vivre en



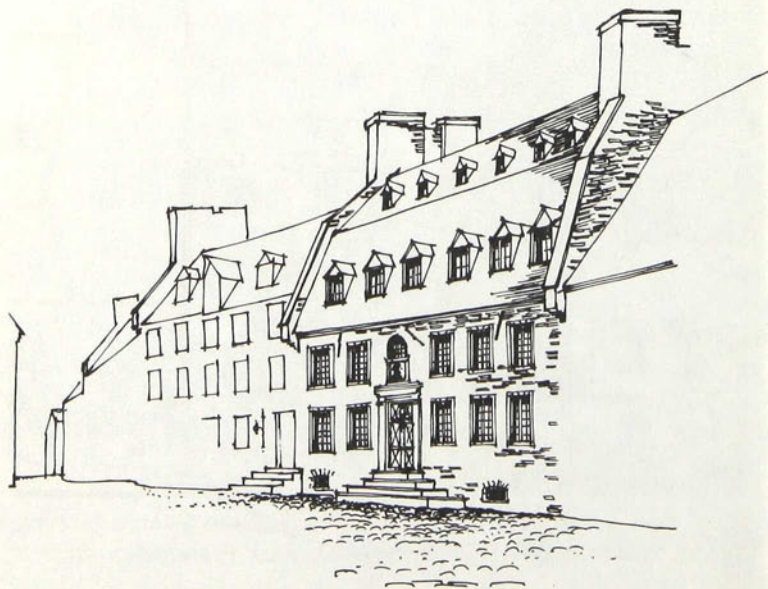
Virginie et y fonda une famille. C'est l'un de ses fils, John-Charles, qui devint un général célèbre aux États-Unis, conquérant de la Californie et deux fois candidat à la présidence de la République.

N° 27 **Maison Hazeur**

Cette maison, la plus imposante de la place Royale, n'est pas encore touchée par les travaux de restauration, mais les vestiges architecturaux qu'elle recèle encore aujourd'hui laissent croire qu'elle peut être restaurée avec grand intérêt.

Elle fut construite en 1684 et 1685 pour François Hazeur. Le maçon Jean Le Rouge, exécuta ses caves voûtées et le charpentier Jacques Bédard, son toit à la mansarde. Elle fut couverte en ardoise par le couvreur Robert Pépin.

C'était la plus belle maison de la ville selon l'intendant Champigny. C'était aussi la plus ancienne (*fig. 11*).



Pour gagner de l'espace, la cage d'escalier donnant accès aux trois étages de la maison était située à l'arrière, dans la cour du côté de la Côte de la Montagne et était couverte à l'impériale.

À cet endroit précis se trouvait la forge construite du temps de Champlain, vers 1620, et utilisée par Jamet Bourguignon et Pierre Soumandre, forgeron de métier, en 1658.

La maison s'ouvrait sur la place Royale par un portail en pierre de taille ornementé au-dessus d'un perron de pierre monumentale faisant le pendant de celui de Notre-Dame-des-Victoires.

La maison fut réparée en 1760 et, plus récemment en 1882, alors qu'on la coiffa d'un toit en terrasse.

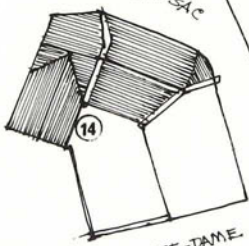
Les voûtes ont été cependant nettoyées et accueillent maintenant gourmets et visiteurs désireux de côtoyer le passé.



fig. 11 La maison de François Hazeur à la Basse ville de Québec, selon un dessin original de Jean-Baptiste-Ls. Franquelin, daté de 1688.

PETITE RUE CHAMPLAIN

DU COL-DE-SAC



13

NOTRE-DAME

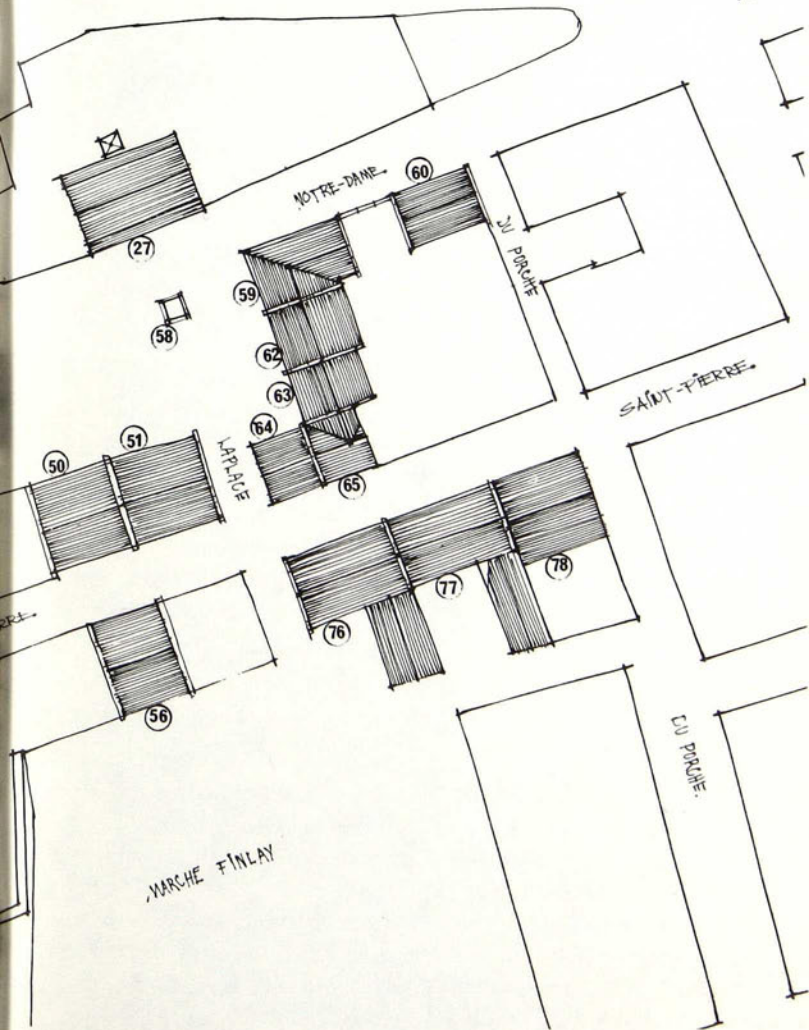
SOUS-LE-FORT

EGLISE
No. Du DES VICTOIR

47

52

CÔTE DE LA MONTAGNE.



François Hazeur fut l'un des plus importants négociants de Québec, membre de la Compagnie du Nord, conseiller au Conseil supérieur. Il arrive à Québec vers 1670 et se marie deux ans plus tard à Anne Soumande.

Il acquit la seigneurie de la Malbaie, celle de l'Anse de l'Étang, dans le bas Saint-Laurent, celle de Portachois, à Terre-neuve.

L'industrie du bois scié et de l'huile de marsouin l'avait attiré, mais il n'y eut pas grand succès.

« Pendant une trentaine d'années, François Hazeur a été de tous les hommes d'affaires de la Nouvelle-France, l'un des plus éminents et aussi l'un des plus audacieux. »

Il décéda à Québec, le 28 juin 1708, presque insolvable.

N° 45 **Église Notre-Dame-des-Victoires**

La plus ancienne église de pierre du Québec (elle a été bâtie en 1688) a connu une histoire architecturale assez longue, ponctuée de réparations, de bombardements, de restaurations dont la dernière remonte à 1969.

En 1680, un mémoire fut adressé à Louis XIV « touchant une place de la basse-ville de Québec pour y bastir une chapelle ». Cette place était le vieux magasin de Champlain qui devait être complètement détruit dans l'incendie du 4 août 1682.

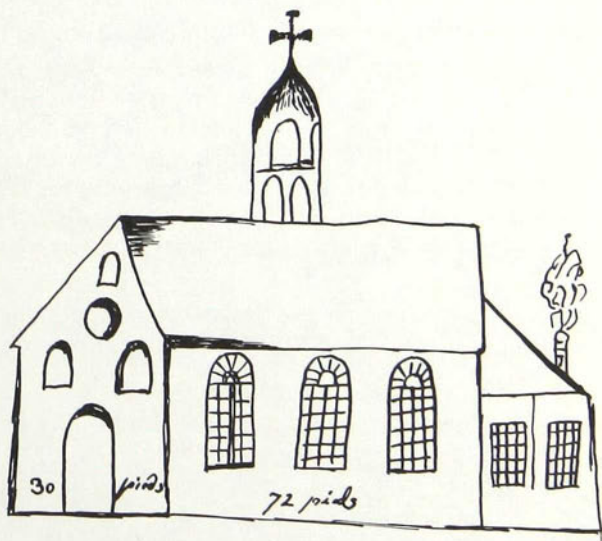
Le 10 mai de la même année, le roi ordonna la cession du terrain à Monseigneur de Laval et, le 12 août, la concession se fit à Mgr de St-Valier.

En décembre 1687, l'architecte Claude Baillif fut chargé de la construction de la chapelle ayant « cinquante pieds de côté . . . et les murailles de 3½ pieds dans leurs fondements et vingt à vingt-deux pieds de hauteur. Chaque pan aura trois fenêtres de pierre de taille de 4½ pieds de largeur sur dix à onze de hauteur ayant double feuillures avec un talus en dehors . . . quant à la muraille du fond il y aura au moins deux portes l'une pour la sacristie, l'autre pour entrer sur le plafond de l'église ».

« La pierre utilisée sera celle de Beauport et l'entrepreneur pourra se servir des démolitions des vieilles murailles ... pour bâtir ce qu'il a entrepris ».

Le comble fut mis en place le 18 novembre 1688 « de soixante pieds de longueur et de trente-cinq de largeur ... l'enrayure d'en bas sera ceintrée par dessus en anse de panier pour recevoir et poser un lambris: sur le dit comble un petit clocher de huit pieds en carré ayant deux petits dômes l'un sur l'autre avec un petit beffroi par dedans ».

Le clocher fut fixé au centre de l'église comme l'indiquent les gravures antérieures au bombardement de 1759 (fig. 12).



Eglise de Notre Dame des Victoires de la basse ville de Québec

fig. 12 Dessin naïf du XVII^e siècle montrant l'église Notre-Dame-des-Victoires avec son clocheton au centre du toit, trois niches en façade, et trois fenêtres éclairant la nef.

Aujourd'hui, le clocher est sur la façade, et des fenêtres ont remplacé les niches.

La couverture était de bardeaux posés sur une double rangée de planches.

En 1690, l'église fut nommée Notre-Dame-de-la-Victoire, par suite du siège de Québec par Phipps, la même année. En 1711, elle prit le nom de Notre-Dame-des-Victoires après le désastre de la flotte de Walker, à l'île aux Oeufs.

On fit alors une quête dont le produit servit à ériger le portail de l'église.

En 1759, les bombes et l'incendie ruinèrent la charpente et le clocher, mais les réparations permirent d'y célébrer les offices en 1765.

En 1817, la décoration intérieure fut commencée et, en 1888, le peintre Tardivel y consacra deux mois avec l'aide de M. Masselotte.

Les transformations de l'église de 1688 sont nombreuses et son allure médiévale en a été altérée. Mentionnons le clocher en façade, les fenêtres du côté de la chapelle Sainte-Geneviève, masquées, une autre ajoutée du côté de la rue Notre-Dame, les niches en façade remplacées par des fenêtres, le jubé ajouté au XIX^e siècle et les portes de la sacristie devenues exclusivement décoratives.

Ce bâtiment n'en demeure pas moins intéressant au point de vue architectural et il donne à la place Royale un cachet ancien des plus agréables.

N^o 47 Maison Parent

La maison érigée aux angles des rues Saint-Pierre, Sous-le-Fort et de la ruelle Sainte-Geneviève résulte de l'intégration de deux maisons bâties originalement en 1684, transformées par la suite en 1741 et 1745 et rebâties enfin en 1761 par Louis Parent.

Le terrain sur lequel on érigea ces maisons avait été originalement concédé par le gouverneur Lauson à Charles Sevestre, en 1659.

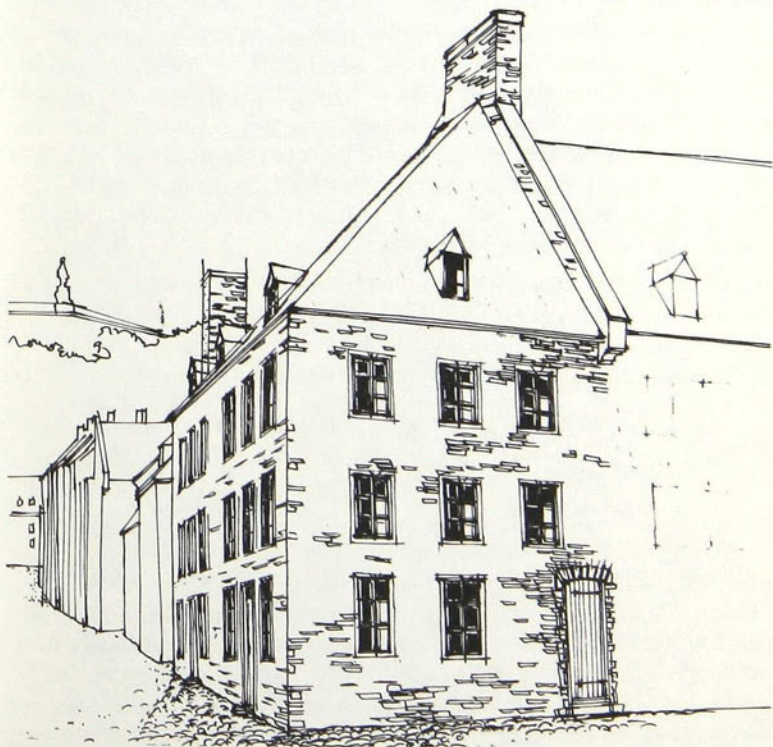
Cette maison fut sérieusement transformée au milieu du XIX^e siècle. On lui enleva son mur de refend et une ou deux cheminées puis on la rehaussa de trois étages de brique. Lors du curetage, on découvrit dans le mur sud du côté de la ruelle au second étage, un boulet de canon du siège de 1759 intégré aux pierres du mur. Ceci

prouve, hors de tout doute, que ce pan de muraille date de 1722 ou de 1730, époque où fut construite une portion de maison du côté de la ruelle.

En 1761, un menuisier du nom de Nicholas Marin, fut chargé de la confection de dix-huit fenêtres avec des vitres de 7 pouces sur 8 et de neuf portes de chambre à panneaux. La maison possédait des caves voûtées qui ont disparu à une époque indéterminée.

Cette maison sera restaurée en tenant compte des gravures anciennes et des vestiges architecturaux découverts lors du curetage des façades et de l'intérieur.

Louis Parent, septième des dix-neuf enfants de Jacques Parent, est baptisé le 29 mars 1695, à Beauport. Par la suite, il exerce son métier de négociant et d'armateur à Québec. En 1729, il est accusé



de tentative de meurtre sur la personne de Jean Louineau, un contremaître sur sa goélette *La Suzanne*, et condamné par le Conseil supérieur à payer les dommages causés après un emprisonnement d'un mois. Marguillier en charge de la Fabrique Notre-Dame de Québec, il acquiert, en 1755, le bail du moulin du Petit-Pré, dans la seigneurie de Beaupré. On ignore la date de sa mort, mais son nom est mentionné pour la dernière fois en 1758, lors d'un procès contre le Séminaire de Québec à propos de ce moulin.

N° 50 **Maison Fornel**

Cette maison, entièrement rebâtie en 1964 par le ministère des Affaires culturelles, fut l'amorce du projet de restauration de la place Royale.

En 1656, le terrain sur lequel cette maison est bâtie, est concédé par le gouverneur d'Ailleboust à Louis Rouer de Villeroy. Ce dernier y érige une petite maison. Incendiée en 1682, elle est rebâtie, puis agrandie par Jean-Louis Fornel, en 1724.

En 1735, deux voûtes de pierres sont construites sous la place Royale même. En 1759, la maison est partiellement démolie. Elle avait alors trois étages sur la place Royale, comme ses deux voisines et quatre sur la rue Saint-Pierre.

À la fin du XIX^e siècle, la vieille maison de Louis Fornel fut remplacée par une construction de brique, incendiée en 1962.

Au moment de la reconstruction, les responsables ont décidé de donner deux étages à la maison en se fiant à la maquette Duberger et à certains documents datant d'après la Conquête. La maison Fornel avait, en fait, à la fin du XVIII^e siècle, deux étages. Mais d'autres documents, découverts depuis, nous ont appris qu'avant le bombardement elle possédait trois étages.

Jean-Louis Fornel, surnommé le Découvreur, montra une activité commerciale assez étendue. Il s'occupa de pêche au Labrador avec Charles Bazire, reçut en concession la seigneurie de Bourg Louis, à l'arrière de Neuville, et se lança même à la découverte de la Côte orientale du Labrador québécois. Il mourut à Québec, le 30 mai 1745, à l'âge de 47 ans.

Sa veuve, Marie Anne Barbel, continua l'oeuvre commerciale de son mari et, même, y ajouta des propriétés.

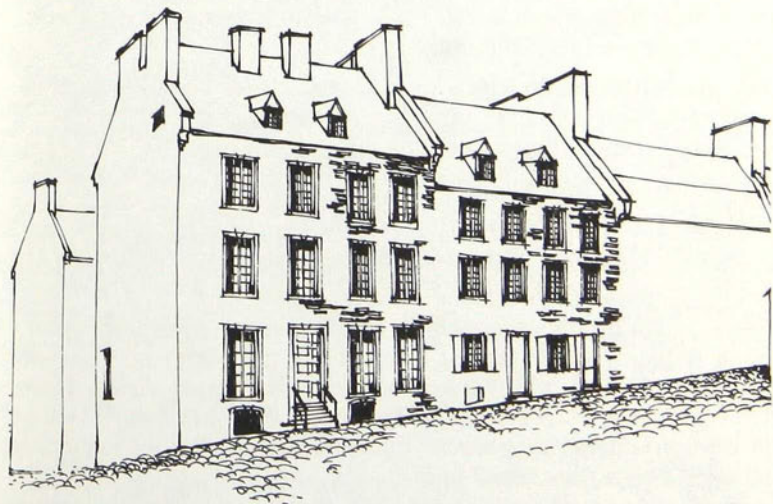
N° 51 **Maison Marie-Anne Barbel**

Cette maison de pierre de trois étages aux angles des rues Saint-Pierre, de la Place et place Royale, a été construite en 1754-1755 par Marie-Anne Barbel, veuve de Louis Fornel.

Le terrain de cette maison avait été concédé en février 1662 à Jacques Gourdeau de Beaulieu et comportait un droit de construire un porche au-dessus de la petite rue de la Place. Ce privilège ne fut d'ailleurs jamais exercé.

L'incendie de la basse ville en 1682 fit disparaître la maison originale qui fut remplacée la même année par une construction en colombages. En 1741, elle est décrite comme étant «une vieille maison de colombage à un étage de rez-de-chaussée».

Louis Fornel, entre 1741 et 1745 se porte acquéreur des six portions de la propriété venant des héritiers de Charles Maccard. Il meurt en 1745 et, dix ans plus tard, sa veuve, qui avait pris la relève des activités commerciales de son époux, fait construire une vaste maison de pierre.



Les maisons Barbel et Fornel

«Le sieur Joseph Routier, maître entrepreneur de maçonnerie s'oblige envers Madame veuve Fornel de luy bâtir une maison d'environ trente-cinq pieds de long sur trente-deux à trente-trois de large . . . la maison sera voûtée en entier et aura trois étages, elle sera bâtie de pierre de grais et de pierre de taille de la Pointe-aux-Trembles ». La maison présente aussi un chaînage de pierres de taille aux angles du côté de la rue de la Place.

La restauration de cette maison, du moins quant à son extérieur, a suivi étroitement la description donnée dans le contrat original. Tout l'intérieur avait subi d'importantes transformations.

Marie-Anne Barbel, fille du notaire Jacques Barbel, est connue dans la région de Québec comme une femme d'affaires avertie, possédant cinq maisons à la Basse ville de Québec, une manufacture de poterie sur la rivière Saint-Charles et détenant à bail le poste de traite de Tadoussac.

Elle eut, vers 1740, un procès célèbre contre les Pères Jésuites à propos de la concession d'un terrain sur la rivière Saint-Charles et ceux-ci en furent quittes pour leurs frais. À son décès, elle laissa une fortune importante et cinq maisons à la basse ville dont celle-ci et la voisine.

N° 52 **La batterie Royale:**

Cette batterie formant une pointe d'éperon dans le fleuve fut érigée en 1691 à la demande de l'intendant Bochart de Champigny, à l'extrémité est de la rue Sous-le-Fort.

L'architecte et entrepreneur maçon Claude Baillif fut chargé de la construction consistant « en une bonne et solide muraille de plateforme au lieu appelé la pointe aux Roches sur le port de cette ville en forme de bastion . . . la muraille aura six pieds d'épaisseur dans son fondement . . . venant en talus. Les murs faits de pierre de Beauport ou de grais ».

Le dessin de cette batterie fut l'oeuvre de l'ingénieur Jean-Baptiste-Louis Franquelin, sous les directives du gouverneur Frontenac.

Selon des gravures et des cartes anciennes, la batterie portait onze canons de calibre de 24, de 18 et de 6 livres (*fig. 13*) et une palissade de pieux en limitait l'étendue du côté de la ville.

En 1702, les angles de la batterie étaient abîmés et quelques pierres en étaient tombées. On les remplaça tout en reprenant l'ensemble des joints de mortier.

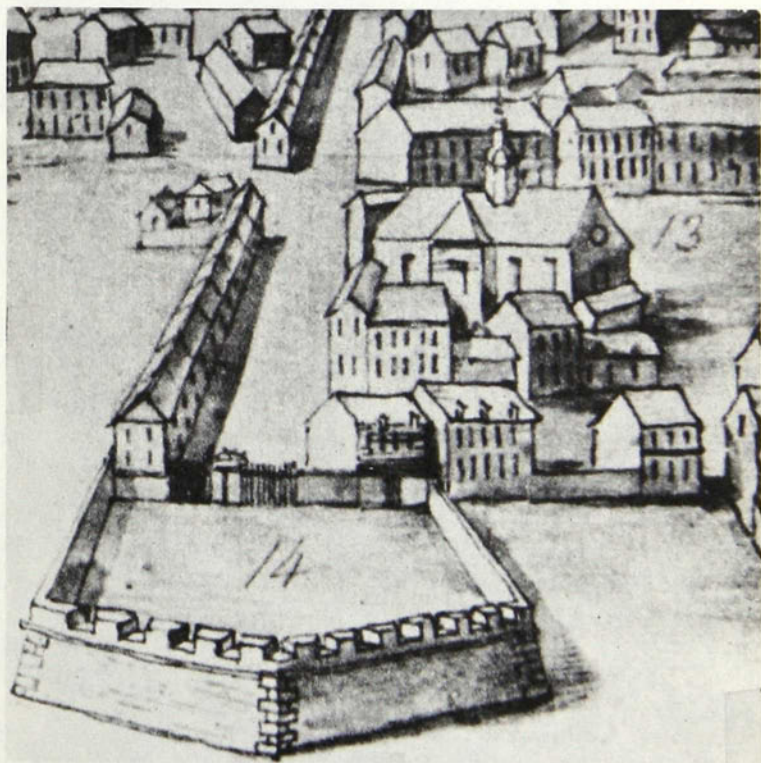


fig. 13 La batterie Royale vers 1695, dessin anonyme.

L'architecte Jean Maillou fut chargé de la bonne marche des travaux.

Cette batterie, appelée la batterie Royale ou la Grande plate-forme, fut utilisée lors du siège de Québec en 1759 mais, quelques années plus tard, en 1763, le gouverneur James Murray concéda ce terrain à un dénommé Thomas Mills qui s'empressa de le céder au commerçant William Grant. Celui-ci fit construire deux maisons en bordure de la rue Saint-Pierre et des entrepôts sur la batterie même (fig. 14.)

Il est proposé de mettre à jour les vestiges de la batterie Royale et de la reconstruire intégralement. Elle occuperait alors une surface identique à la place Royale même et pourrait servir de zone de repos pour les visiteurs et les habitants du quartier.

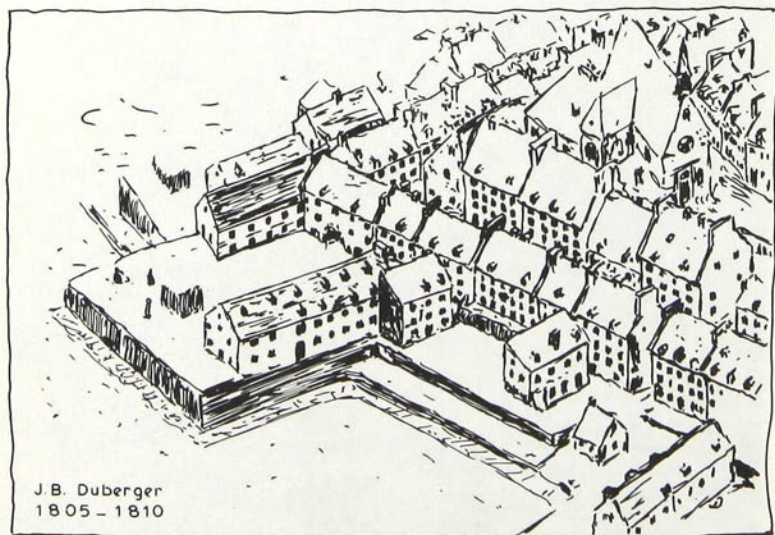


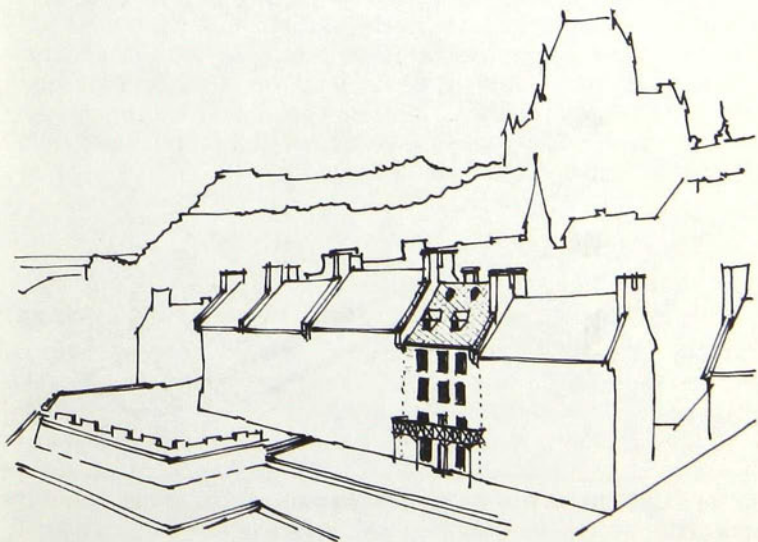
fig. 14 La batterie Royale remplacée par un quai et des entrepôts vers 1805.

N° 56 **Maison Louis Beaudouin**

La maison actuelle semble avoir été construite en 1764 et 1766 par Peter Stuart et Louis Lizot, à partir des vieux murs d'une maison bâtie en 1710 par Louis Beaudouin. Cette maison avait été précédée par deux autres élevées en 1667, et en 1710. Cette dernière ne mesurait que 25 pieds de profondeur laissant ainsi une galerie de 10 pieds de largeur du côté du fleuve.

La maison construite vers 1764 par Lizot comprenait trois étages du côté de la rue Saint-Pierre et quatre du côté du fleuve; cet étage supplémentaire, dû à la déclivité du sol, comportait deux caves voûtées.

Lors de la restauration, on découvrit dans cette maison deux magnifiques plafonds à poutrelles, au rez-de-chaussée et au premier, des encadrements de fenêtres et de portes en pierre de taille, une charpente authentique avec double sablière, blochet, chevron, entrait, poinçon et pannes et une couverture de tôle qui semble être



le prototype de la «tôle à la Canadienne». Il s'agit de feuilles de tôle longues d'environ quatre pieds et repliées sur elles-mêmes par bandes successives d'une largeur de 5 à 6 pouces. Ces tôles étaient fixées à 30° environ par des clous forgés à la main.

Ces vestiges architecturaux datant du milieu du XVIII^e siècle ont amené un délicat problème de restauration destiné à les mettre en valeur.

De 1685 à 1689, cette maison appartenait à la succession d'Antoine de Lamothe-Cadillac. Né le 5 mars 1658 en Gascogne, celui-ci arrive à Port Royal vers 1683. Par sa vantardise et, peut-être aussi, son mérite, il devint seigneur en Acadie, capitaine dans les troupes de la marine, enseigne de vaisseau commandant le fort Michillimakinac, fondateur de Détroit, gouverneur de la Louisiane et chevalier de Saint-Louis.

Vantard, ingénieux, querelleur, il réussit à s'enrichir, grâce à la contrebande des fourrures, mais perd son protecteur Pontchartrain, en 1716. Il meurt en France en 1730. Pour certains, c'est un des héros de la Nouvelle-France, mais, pour beaucoup d'autres, il mérite le titre de fieffé coquin que lui attribue Eccles.

Louis Beaudouin, onzième enfant du chirurgien Gervais Beaudouin, naquit à Québec le 1^{er} octobre 1694. Il s'acquitta d'une honnête aisance dans le commerce et ses concitoyens l'élirent à des charges honorifiques. Le gouverneur Beauharnois et l'intendant Hocquart proposent au ministre de lui offrir une place au Conseil supérieur en 1739, mais il décède malheureusement un an plus tard, le 23 juillet 1740, ne laissant aucun descendant.

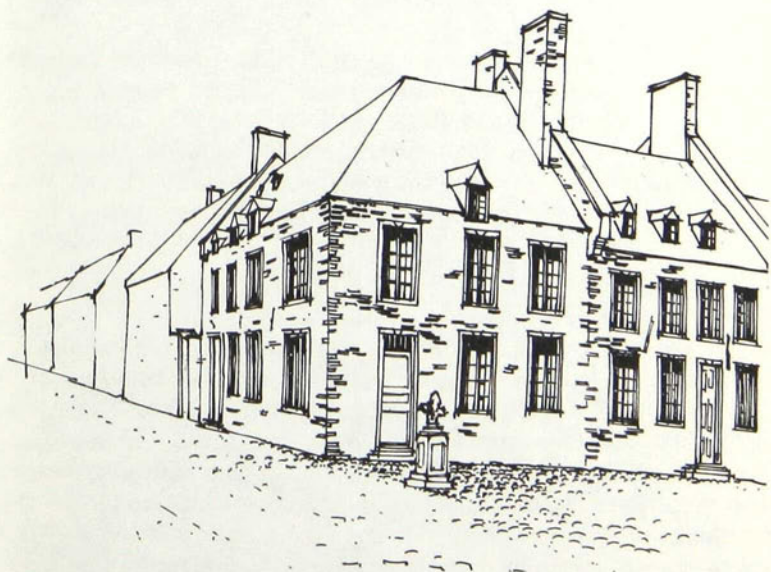
N^o 59 **Maison Dumont**

Cette maison fut construite en 1689, un an après l'église Notre-Dames-des-Victoires, par le marchand Eustache-Lambert Dumont.

L'architecte Claude Baillif construisit « une maison de pierre de trente-sept pieds de long sur la rue Notre-Dame et vingt-quatre pieds de front sur la place Royale, construite de pierre de Beauport, à deux étages et un grenier par dessus, les caves depuis le rez-de-chaussée: la couverture de laquelle maison est à double planche; y celle maison enduite à plein par le dedans . . . une boutique et cuisine au-dessus, deux chambre à feu à l'étage d'en haut

et deux greniers par dessus . . . tous les planchers en bon estat de bon bois de pin, portés par de fortes poutres de fresne . . . dans l'allée est un escalier à un simple noyau de bois de merisier dont les limons sont en pin. Le tout neuf et en bon estat. Ensuite la cour qui est formée d'un bout par le pignon de la dite maison, et d'autre bout par le pignon de la maison du sieur Poisset (N° 60), du côté de la rue Notre-Dame par une muraille neuve de bonne maçonnerie de pierre de Beauport de deux pieds d'épaisseur comme le reste de la dite maison: enduite à joints apparents et au milieu de laquelle il y a une bonne porte à deux battants . . . y celle muraille ayant dix pieds de hauteur depuis le rez-de-chaussée jusqu'au cordon de son chaperon et par le derrière par la vieille muraille . . . »

Cette vivante description de la maison Dumont, tirée de l'inventaire de ses biens après décès suffit à expliquer la restauration actuelle de la maison. Il faut ajouter que les murs de fondements sur lesquels elle repose font partie des ruines de l'ancien magasin de la Compagnie des habitants, construit en 1647.



Les maisons Dumont et Le Picard

Le bombardement de 1759 abîma cette maison et la charpente fut remplacée par un plafond à poutres de pin en rez-de-chaussée au XVIII^e siècle.

La maison repose sur deux voûtes de pierres magnifiques dont l'élégance est tout à l'honneur de ses bâtisseurs. Au début du XX^e siècle, cette maison, alors transformée en hôtel, l'hôtel Blanchard, a hébergé le président W. Howard Taft, des États-Unis, lorsqu'il passait par Québec avec son épouse, allant en vacances à la Malbaie.

Eustache-Lambert Dumont, né en 1658, était le fils d'un marchand du même nom. Il s'établit d'abord à Contrecoeur, puis à Québec en 1685. On lui accorda deux concessions sur la côte de Lauzon, près de la rivière Chaudière.

En route vers la France à l'été de 1691, son navire, le Saint-François Xavier, fait naufrage et le sieur Dumont disparaît.

Un autre propriétaire de la maison, Pierre de Sales Laterrière, s'était permis de fausser son état civil: il se nommait Pierre Fabre, baptisé probablement le 23 septembre 1743 à Albi, en Languedoc. Il arrive au Canada en 1766 et, quelques années plus tard, il est inspecteur, puis directeur des Forges Saint-Maurice. Il est accusé d'avoir fourni des armes aux Américains en 1775. Il est incarcéré de 1779 à 1782. Diplômé en médecine à Cambridge en 1789, il pratique à Baie du Febvre, Nicolet et, finalement, à Québec où il s'établit en 1800, après avoir épousé officiellement la compagne avec qui il vivait depuis plus de 20 ans. Bien que seigneur des Éboulements, il demeure souvent à Québec où il décède le 14 juin 1815.

N^o 60 Maison Jean Millot

Jusqu'en 1687, l'histoire de cette propriété se confond avec celle de sa voisine, la maison Dumont. L'intendant Jean Talon fut propriétaire du terrain de 1667 à 1687, après avoir acheté le vieux magasin de la Compagnie des habitants.

En 1691, Millot, marchand fort à l'aise, érige une maison à l'angle des rues Notre-Dame et du Porche après un achat de terrain de Lambert Dumont.

Cette maison mesurait trente-deux pieds, quatre pouces de long sur vingt-quatre de large à deux étages bâtis en pierre de Beau-

port. Les artisans Jean Dubois et Antoine Renaud furent chargés de la maçonnerie et Robert Voyer couvrit la maison de bardeaux de noyer sur une toiture de planches.

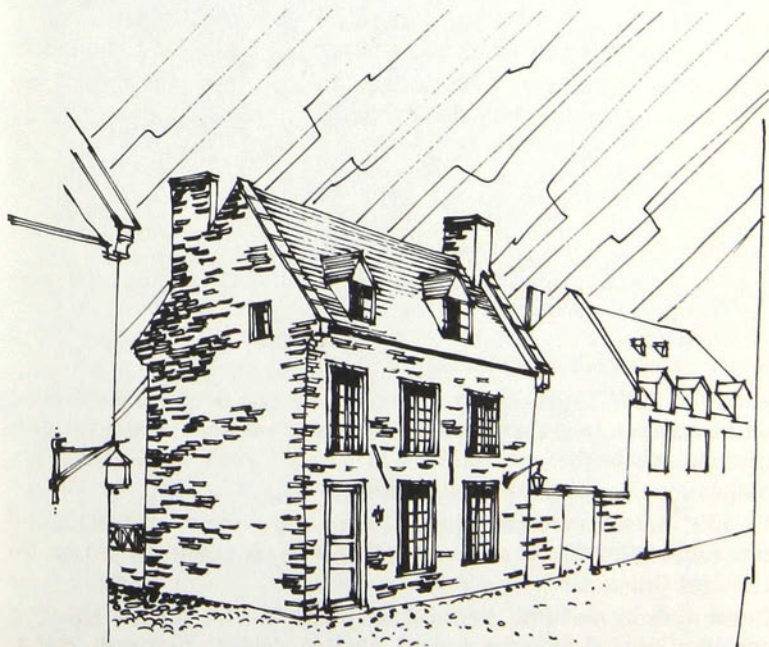
Cette maison demeura entre les mains de marchands de Montréal jusqu'en 1718. À cette date, les marchands québécois Greysac, Nouchet, Besançon prirent la relève.

Cette maison possède une cave voûtée en pierre d'une très belle facture et dont la solidité a défié les siècles.

Le pignon du côté de la cour de la maison Dumont est aveugle et fait ressortir le sens aigu de la propriété qu'avaient les anciens canadiens en défendant les vues ou les fenêtres dans une cour privée.

La maison fut la propriété du chirurgien Pierre de Sales Laterrière entre 1802 et 1823.

Sa restauration offre un exemple typique d'une maison urbaine de Québec à la fin du XVII^e siècle.



Jean Millot, dit le Bourguignon, naquit en 1631 à Vermention dans l'Yonne. Il vint au Canada vers 1653 et épousa une « fille du roi », Marthe Pinson. En 1661, il fut capturé par les Iroquois, mais retourna vite à son métier de forgeron et de marchand à Montréal.

En plus d'un arrière-fief à Lachine et à Bellevue, il possédait différentes propriétés à Montréal qu'il exploitait en les louant les unes après les autres.

Il mourut à Montréal le 16 août 1699.

N° 62 **Maison Le Picard**

La maison que l'on voit actuellement en face de l'église Notre-Dame-des-Victoires sur la place Royale, semble avoir été bâtie en 1763 par Jean Mayer dit Gros Jean.

Cependant, deux autres maisons l'avaient précédée. L'une a été construite par Jean Juchereau de la Ferté vers 1660. Jean Le Picard s'en porte acquéreur en 1675 et elle est incendiée en 1682. Elle est rebâtie partie en pierre et partie en « colombage », comportant deux étages; au fond de la cour il y a un vieux hangar.

Cette maison est détruite en 1759 et on décrit ainsi les lieux en 1763: « un emplacement avec les débris qui se peuvent présentement trouvés dessus en matériaux ». Elle est rebâtie en pierre à deux étages comprenant une salle, une cuisine en rez-de-chaussée, un tambour au premier étage, une chambre, une mansarde habitée, une galerie du côté de la cour.

Au cours de la restauration, on a mis à jour les plafonds à poutrelles typiques du XVIII^e siècle, les anciens foyers en pierre de taille et les planchers du sous-sol en dalles de grès.

D'autre part, des fouilles archéologiques dans la cour ont permis la découverte de nombreux fragments de céramique, de pipes de plâtre et de poterie de terre cuite, à l'usage des anciens occupants de la maison.

Jean Le Picard, né en novembre 1635, paroisse de La Vilette en France, dut venir très tôt au pays puisque son père reçut une copie de son acte de baptême en 1645. D'abord marchand sur la côte de Beaupré où il possédait deux concessions, il vint s'établir à la basse ville de Québec après l'incendie de 1682. Il dut partager son affection paternelle entre les dix enfants issus de ses trois maria-

ges. À sa mort, survenue le 29 novembre 1700, il était devenu l'un des principaux marchands de Québec.

Jean Mayer, autre propriétaire, fut baptisé en 1713. Selon le Dictionnaire Tanguay, il serait le fils de Thomas Mayer et de Catherine Menardy, de Pade, Alsace. Nous le rencontrons pour la première fois à Québec en 1760, alors qu'il épouse Marie-Charlotte Drouin.

Trois ans plus tard, il transporte son commerce de la rue Saint-Jean à la Basse ville. Associé avec Joseph Antoine Obry, un allemand, il achète, en 1766, une concession du Séminaire de Québec située à la Châtellenie de Coulonge. Bien que les notaires écrivent son nom à la française, il signe toujours John Mayer. Il est inhumé à Québec le 2 décembre 1778.

N° 63 **Maison Nicolas Jérémie**

Trois maisons, au moins, ont été construites sur ce terrain dont la dernière en 1763, à partir des ruines de la maison précédente.

En 1673, il y avait déjà une petite maison sur cet emplacement, construite par Nicolas Juchereau de Saint-Denis. Incendiée en 1682, elle fut reconstruite en 1686 par Pierre Nolan. Elle avait « un rez-de-chaussée composé d'une chambre avec foyer, un magasin à côté et au 1er étage, une chambre avec foyer et deux autres plus petites, une cave et un grenier ».

Jusqu'en 1723, cette maison resta dans le même état mais son nouveau propriétaire la réaménagea entièrement.

En 1732, à l'occasion du décès de Nicolas Jérémie on dresse l'inventaire de ses biens. La cuisine est garnie de chenets, trépied, tourne-broche, marmites de feu, poêlons de cuivre jaune, chaudière de cuivre rouge, lèche-frite, bassinoire, casserole à queue, assiettes d'étain, plats de faïence, etc.

La chambre de son côté comprend des chaises de bois de merisier tourné avec tabourets, des fauteuils de noyer, des tables de merisier, des miroirs à bordure dorée, un lit de bois de merisier, une tapisserie de Hongrie, des tableaux, des chandeliers de cuivre argenté.

La lingerie du maître de maison consiste en une robe de chambre de Damas, un manteau d'écarlate avec ses boulons brodés en or, une veste et culotte de drap noir, une autre de drap de Maroc, une

autre en taffetas violet, une veste de Cadix, une robe de chambre de Calmande, des perruques en bourse et en bonnet, etc. Deux peintures le représentant, lui et sa femme, décoraient sa maison. Nicolas Jérémie naquit en 1669, à Sillery et fut élevé à Batiscan. En 1693, il épousa une montagnaise au lac Saint-Jean. Le Conseil souverain annula cependant cette union à la demande de son père. Il devint interprète et commis aux postes de traite du Domaine du roi et à ceux de la baie d'Hudson. Ces fonctions lui apportèrent une certaine aisance et il écrivit un mémoire important sur ses voyages, « Relation du Détroit et de la baie d'Hudson ». Il se lança dans le commerce et il écoulait, dans son magasin de la place Royale, les marchandises venues de La Rochelle où il s'était marié en 1708. C'est à cet emplacement qu'était probablement la maison prêtée aux Ursulines en 1639 par Nicolas Juchereau des Chatelets.

N° 64 **Maison Rivet**

Cet emplacement, mesurant environ 24 pieds sur 24, fut concédé pour la première fois à Pierre Miville, le 20 mai 1656. Il s'y bâtit une petite maison à un étage. En 1680, Miville la vendit au notaire Gilles Rageot; c'est l'une des maisons mentionnées dans le procès verbal de l'incendie de 1682.

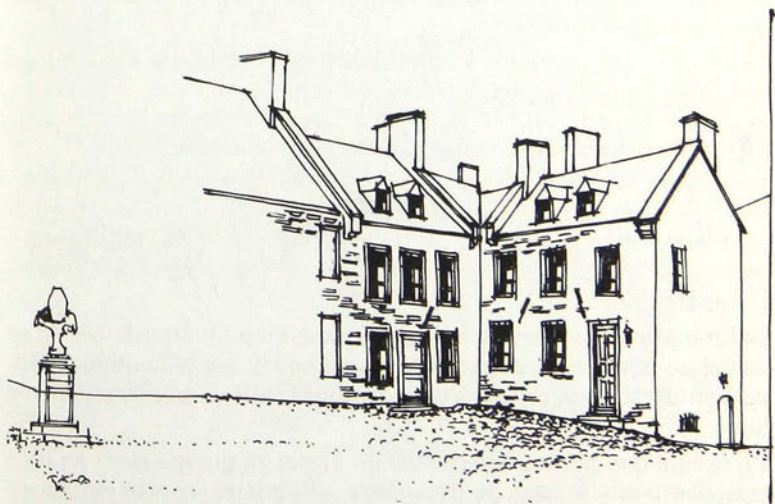
L'emplacement demeura vacant jusqu'en 1714. À ce moment, le gendre de Gilles Rageot, Pierre Rivet, érige une maison de pierre ayant un étage du côté de la Place et deux du côté de la rue Saint-Pierre. La maison est coiffée d'un toit à la mansarde.

Jusqu'à la conquête, la maison conserva son apparence extérieure, mais les bombes et l'incendie de 1759 la réduisirent en cendres. À cette époque, le goût des toits à la mansarde avait disparu d'autant plus qu'en 1727, l'intendant Dupuy les avait interdit par une ordonnance très précise.

La charpente à la mansarde fut remplacée par un mur de pierre et la toiture rétablie à deux pentes seulement. La silhouette de la maison ainsi transformée s'est conservée telle quelle jusqu'à nos jours.

On notera que les murs sont faits en partie de grosses roches rondes, des blocs erratiques provenant de l'ancien rivage du fleuve où est aujourd'hui la rue Saint-Pierre.

Pierre Rivet Cavelier naquit à Lachine en 1684; il adopta le nom de Rivet en des circonstances inconnues. D'abord greffier et procureur intérimaire du roi à Montréal, il s'établit à Québec en 1704 où il occupa différents postes: commis greffier, puis greffier à la Prévôté, notaire comme son beau-père, Gilles Rageot, directeur de la ferme du Domaine d'Occident et greffier en chef du Conseil supérieur. Il mourut à Québec, le 8 février 1721.



Les maisons Jérémie et Rivet

N° 65 **Maison Rageot**

Le notaire Gilles Rageot construisit à cet endroit une maison, partie en pierre et partie en colombage, vers 1684, après avoir perdu la précédente dans la conflagration de 1682. Sur la carte de Villeneuve du 11 novembre 1683 (*fig. 5*), on lit: « est une maison au dit Rajot qui a esté rebasty ».

À la conquête, elle fut démolie et ne fut rebâtie qu'en 1785. C'était alors une maison à trois étages en pierre, mesurant environ 25 pieds de front sur autant de profondeur.

Peu de vestiges anciens de la maison originale ne restent, sauf peut-être les murs de pierre. La charpente et les baies sont disparues au cours des nombreuses transformations qu'a subies cette maison depuis près de deux siècles.

Gilles Rageot, né en 1642 dans le diocèse d'Évreux, en France, débarque à Québec peu avant 1663. D'abord commis au greffe du Conseil souverain, il devint greffier de la juridiction seigneuriale de la ville de Québec et notaire au même endroit. Il obtint de Louis XIV une confirmation de son brevet en 1675. Trois de ses fils deviendront greffiers et notaires: Charles, Nicolas et François. Il meurt à Québec, en 1692.

N° 76 **Maison Leber-Amiot**

En décembre 1685, Jacques Leber, marchand de Montréal, par l'entremise de ses procureurs, le père Raffeix, s.j., et Philippe Gauthier de Comporté, entreprend la construction d'une vaste maison à la basse ville de Québec entre la rue Saint-Pierre et la grève. L'endroit était bien choisi pour un commerçant car la proximité des quais facilitait la manipulation des marchandises.

Cette maison mesurait « environ 43 pieds et demi de longueur sur 23 de largeur de dehors en dedans ». Les murs devaient avoir 3½ pieds d'épaisseur, les pignons devaient porter deux cheminées chacun.

Les planchers étaient supportés par des poutres, quatre à chaque étage; le comble taillé à deux égouts, l'escalier orné de balustres, et une galerie de cinq pieds de largeur du côté du fleuve.

Le couvreur Robert Pépin fut chargé de mettre en place la couverture de bardeaux sur le toit, sur les lucarnes et la galerie.

En 1714, la maison est louée au domaine du Roi et sert de bureau pour le commerce du castor. En 1723, elle est occupée par un marchand du nom de Jean Liquart.

En 1737, la maison passe entre les mains de Guillaume Estèbe, conseiller du roi. Celui-ci cède la maison à Jean-Baptiste Amiot en 1750, et ce dernier lui ajoute un pavillon à l'arrière et la rehausse d'un étage. La voûte sous la maison est peut-être de cette époque.

Après le bombardement de 1759, elle est réparée et sert de magasin à différents commerçants.

Jacques Leber, né à Rouen vers 1633, vint à Montréal en 1657. En 1658, il épouse Jeanne Le Moyne, soeur de Charles Le Moyne, sieur de Longueuil. En 1664, il obtient le tiers de l'île Saint-Paul, à Montréal. Comme son beau-frère, il devait édifier sa fortune sur la traite des fourrures. Anobli en 1696, il fut l'un des actionnaires influents de la Compagnie du Nord, fondée en 1682. Son commerce s'étendait jusqu'aux Antilles. En 1681, il employait à lui seul douze domestiques. Il mourut à Montréal en 1706.

Sa fille Jeanne, née en 1662, fut célèbre par sa vie de recluse chez les Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame, à Montréal.

Jean-Baptiste Amiot naquit à Québec le 26 novembre 1717 et ne tarda pas à devenir l'un des principaux négociants de la ville. À la place Royale, il était également propriétaire de la maison Jérémie (N° 63) où il tenait magasin. Il décéda subitement en 1769.

Guillaume Estèbe, originaire de Notre-Dame de Niort, en Poitou, passa en Nouvelle France un peu avant 1729. Il s'établit à Québec comme marchand forain. En 1736, il est nommé au Conseil supérieur et, en 1741, il devient garde-magasin du roi.

Il passe en France en 1758, après avoir accumulé une fortune dans des transactions frauduleuses et est incarcéré à la Bastille en 1761. Il est condamné à une amende relativement minime de sorte qu'il peut ensuite jouir de sa fortune en toute tranquillité.

N° 77 **Maison Joseph Charest**

Cette maison imposante par ses dimensions est une maison typique d'un riche marchand de Québec au milieu du XVIII^e siècle.

Elle fut construite pour Joseph Charest en 1757-58 par les entrepreneurs maçons Pierre Delestre dit Beaujour et Nicolas Dasilva dit Portugais.

On prit pour modèle la maison voisine, la maison Leber-Amiot (N° 76) qui avait été construite en 1685. On a ici une preuve évidente de la tradition architecturale de la basse ville de Québec.

Le contrat de construction précisait « qu'une cheminée à moulure » ornait la grande chambre et ce foyer est encore au rez-de-chaussée.



fig. 15 Boulet de canon fiché dans la maçonnerie de la maison Charest et datant du bombardement de 1759.

Le maître artisan Barthelemy Jouineau fut chargé de la charpente prévue assez solide pour porter un toit d'ardoise. Les planchers devaient être formés de « soliveaux de six pouces sur huit, bien blanchis ».

La menuiserie fut l'oeuvre de Louis Langlois et comprenait une couverture double dont la première embouvetée et la seconde chevauchée par dessus avec trois lucarnes du côté de la rue Saint-Pierre et deux petites au dessus.

En mars 1758, les voûtes de la maison sont complétées ainsi que le pavillon voûté du côté du fleuve.

La maçonnerie de Dasilva et de Delestre résista aux boulets de canons de 1759 car, lors de la restauration, on trouva enfoncé dans le mur au second étage un boulet de canon de trente-deux livres (*fig. 15*).

Les voûtes de cette maison présentent des contreforts massifs, structures qu'on ne rencontre pas ailleurs.

Joseph Dupuy Charest est né à la Pointe-de-Lévis, le 4 avril 1719. Il se lança dans le négoce assez tôt. Devenu marin, il se distingua en 1759 en conduisant les navires chargés de ravitaillement dans la colonie en guerre.

Après la conquête, il passa en France où il décéda à la Rochelle, le 16 mars 1763. La maison de la rue Saint-Pierre passa à son frère Étienne, propriétaire déjà de la seigneurie de Lauzon. De son mariage avec Marguerite Trottier Desaulniers, il eut dix enfants dont six vivaient encore lors de son décès.

N° 78 **Maison Saint-Amand**

De Pierre Pellerin de Saint-Amand, nous ne connaissons ni la date de naissance, ni celle de l'arrivée en Nouvelle France. Cependant, il épousa à Trois-Rivières en 1655, une des filles du Roi arrivées à Québec l'année précédente. Dix ans plus tard, il achetait la maison de la rue Saint-Pierre.

Soldat de la garnison à Trois-Rivières, il a été massacré par les Iroquois à la mission de Rivière du Loup (Louiseville) en 1688.

Cette maison, bâtie en 1665 et 1667, fut incendiée en 1682 et rebâtie en 1684. Une partie de l'immeuble, le rez-de-chaussée, se composait de murailles de pierre et les autres étages, de pans de bois

en colombage. À l'arrière, une galerie était accrochée à la maison au second niveau.

En 1754, cette maison « menace ruines » et il semble qu'elle ait été entièrement démolie en 1759. On décrit ainsi les lieux en 1761: « un emplacement où il y avait une maison dessus construite qui a été entièrement détruite par les révolutions et la guerre ».

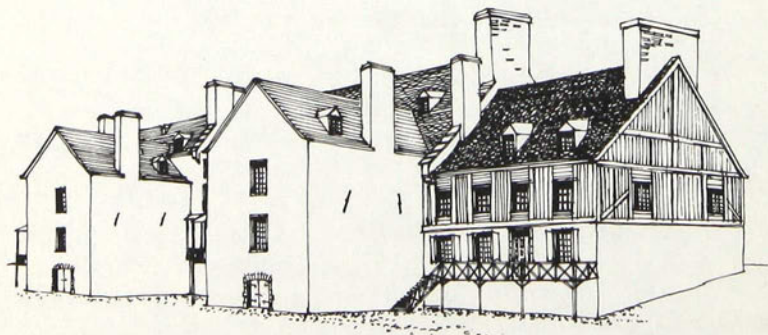
Entre 1761 et 1769, une autre maison est bâtie, en pierre à trois étages qui sera à nouveau remplacée vers 1860 par un entrepôt incendié à son tour en 1967.

Cette maison sera entièrement reconstruite au cours du programme de restauration en tenant compte des documents historiques et des vestiges trouvés lors des fouilles archéologiques.

Joseph Cadet, qui habita cette maison de 1719 à 1735, est né à Québec le 24 décembre 1719. Il épouse le 10 septembre 1742 Angèle Fortin, qui lui donne huit enfants.

D'origine modeste, il commença à travailler comme apprenti-boucher chez un de ses oncles. Il devint plus tard marchand-boucher, puis négociant en gros. Il sut gagner les bonnes grâces de l'intendant Hocquart et celles de Bigot de sorte qu'en 1748, on le nomma munitionnaire général des vivres du roi.

Des transactions plus ou moins louches durant la guerre de Sept ans allaient en faire l'un des plus riches habitants de la Nouvelle-France. Il fut d'ailleurs interné à la Bastille en 1761. Il fut réhabilité par le gouvernement français, et reconnu insolvable. Il mourut à Paris, le 21 janvier 1781.



Les maisons Leber-Amiot, Charest et Saint-Amand

ILLUSTRATIONS

Couverture PLACE ROYALE VERS 1720

<i>fig. 1</i> — Habitation de Champlain	8
<i>fig. 2</i> — Les bâtiments érigés par Champlain	9
<i>fig. 3</i> — Carte de Jean Bourdon 1660	9
<i>fig. 4</i> — Anciens murs du magasin de la Compagnie des Habitants	10
<i>fig. 5</i> — Carte de Villeneuve 1685	12
<i>fig. 6</i> — Buste de Louis XIV en 1688	14
<i>fig. 7</i> — La Basse ville vers 1695	16
<i>fig. 8</i> — La place Royale en 1759	17
<i>fig. 8-A</i> — La place Royale en 1831	18
<i>fig. 9</i> — Le pied de la Côte de la Montagne en 1831	20
<i>fig. 10</i> — Plafond à poutrelles cordonnées de la maison Leduc	23
<i>fig. 11</i> — La maison Hazeur en 1688: dessin de Jean-Baptiste-Louis Franquelin	27
<i>fig. 12</i> — L'église Notre-Dame-des-Victoires: dessin du XVIII ^e	31
<i>fig. 13</i> — La batterie Royale vers 1695	37
<i>fig. 14</i> — La batterie Royale en 1805	38
<i>fig. 15</i> — Un boulet de canon dans le mur de la maison Charest	50

COLLECTION CIVILISATION DU QUÉBEC

Titres parus:

Série ARCHITECTURE

Maisons et églises du Québec
(XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles)

Hélène Bédard

Série ARTS ET MÉTIERS

La poterie de Cap-Rouge

Michel Gaumond

Série CULTURES AMÉRINDIENNES

Carcajou et le sens du monde
(récits montagnais-naskapi)

Rémi Savard

Tshakapesh (récits montagnais-naskapi)

Madeleine Lefebvre

Série PLACE ROYALE

La place Royale, ses maisons, ses habitants

Michel Gaumond

Place Royale, Its Houses and Their Occupants

Michel Gaumond

À la découverte du passé

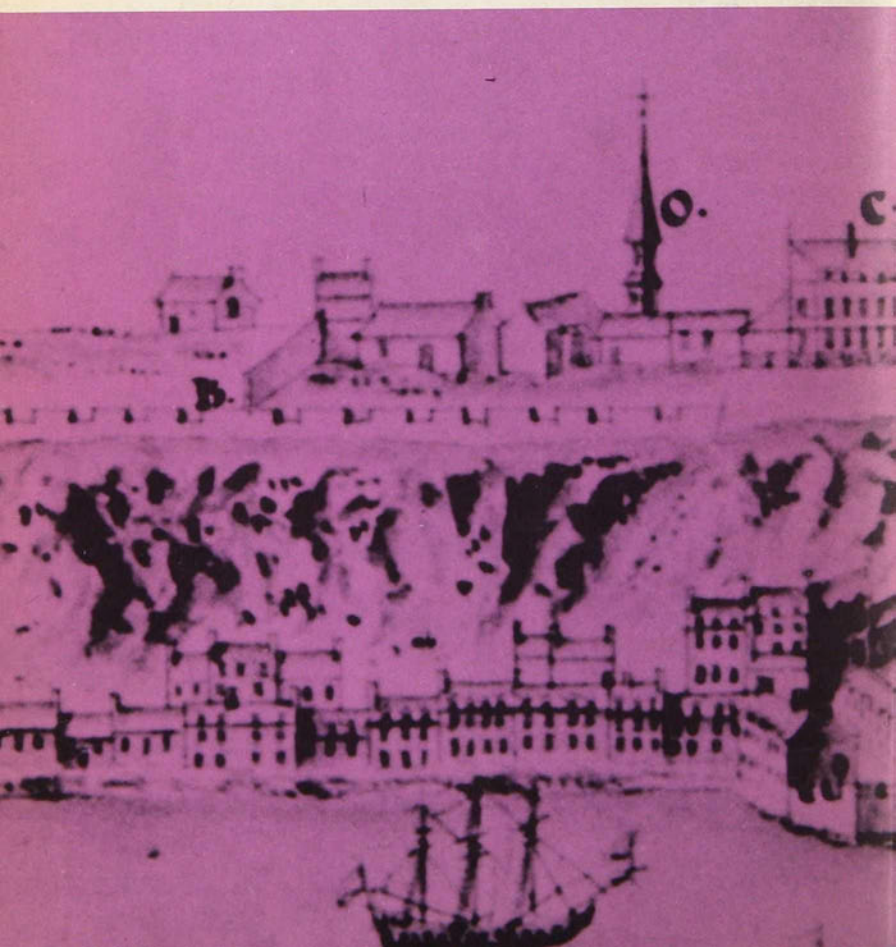
(fouilles à la place Royale) Michel Lafrenière et François Gagnon



MINISTÈRE DES AFFAIRES CULTURELLES

ÉDITEUR OFFICIEL DU QUÉBEC

\$0.50



Atelier de reliure, Abbaye Sainte-Marie
2803, Chemin d'Oka, Ste-Marthe-sur-le-Lac

BNQ



000 294 652